

QUENTIN GUICHARD

LE TORRENT DU MONDE





Dans la forêt
Gustave Courbet, vers 1865
Huile sur toile, 125 × 133 cm
National Gallery, Prague





Il me vient des pulsions horizontales, mi-ombre mi-lumière à l'abri des roches, pour ouvrir les écoutilles du présent. Libéré des entraves de trop vastes absolus, je comprends que ce nuage d'éphémères à la fraîcheur d'un soir n'incarne pas moins les frimas du temps que l'orage plombant la mer avant les trombes.

Il me vient encore des désirs de chutes, de rivières et de bêtes, de sauts de biche, de sources froides et d'ombres chaudes, de râles à l'abri des regards, de vie secrète et sédimentaire avant les coups de feu et les coulées de sang, la course crépusculaire et les mâchoires contre la jugulaire.

Nul besoin de figurer la bête pour en trahir la présence. Déchiré contre les entrailles du monde, le réel a déjà l'odeur ferreuse de la prédation sauvage.

Se jeter dans le maelström des perceptions

J'ai foulé l'Islande pour éprouver sa démesure indifférente, prendre le pouls de mes faiblesses et pratiquer une forme étrange d'alpinisme du regard — avec mon petit doigt et la transparence de ma cornée. C'est-à-dire : en ne franchissant jamais le niveau de la mer, d'où les cimes prennent leur envol ténébreux.

On en devine les merveilles au vide qui les surplombe et dont la vue est plus enviable que les affres dont elles proviennent, plus aquatiques et visqueuses mais non moins inatteinables.

Entre toutes choses : il me faut fuir éperdument la lumière solaire, pour le relief qu'elle insinue et qui angle la perception. Les mélancoliques, par incurie et par amour des gouffres intérieurs, s'immergent dans une lueur diffuse dont ils ravivent sans fin la source. Elle berce les sentiments, alanguit l'environnement, déposant ses douceurs sur les arêtes d'un monde solide dont elle s'écoule sans mot dire, telle une sève perlant de la pointe du pin ou du bouleau — et sans que cela puisse un jour faire événement.

